

LE TEMPS du 21.04.1999

SOCIÉTÉ • CULTURE

CINÉMA
Clint Eastwood
Avec «Jugé coupable»,
le réalisateur signe l'un
de ses films les plus ris-
qués. **Page 49**



Echapper à la tutelle de l'hôpital grâce aux soins infirmiers psychiatriques à domicile

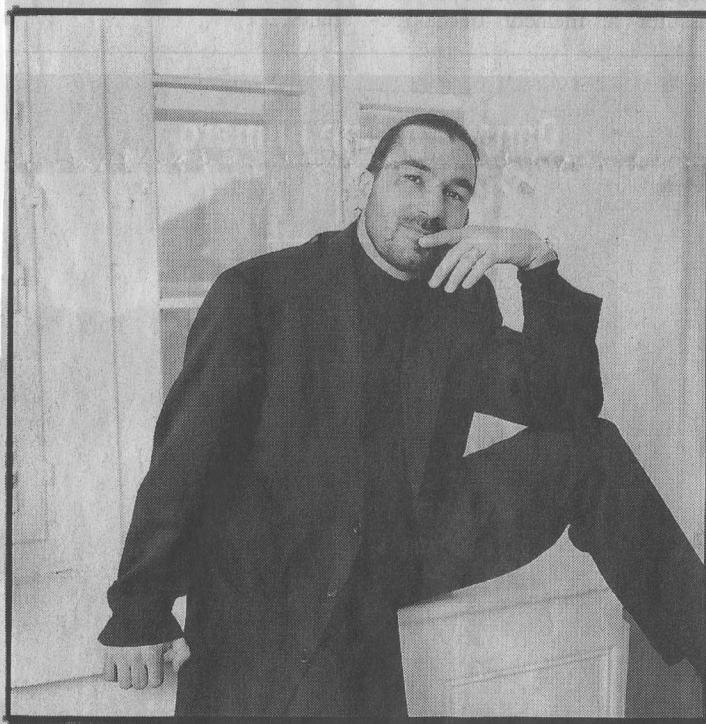
Pour permettre à des patients atteints de troubles mentaux de conserver leur autonomie, quatre infirmiers de La Chaux-de-Fonds ont monté une structure indépendante. Unique en son genre en Suisse, le service qu'ils assurent est de surcroît synonyme d'économies



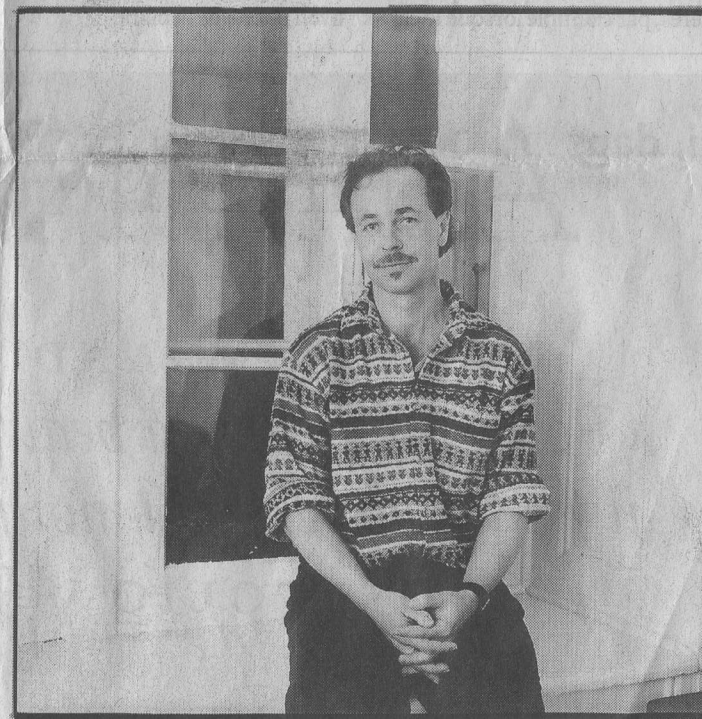
Rocio Gonzalez: «Les objectifs que nous fixons avec le patient, c'est capital pour lui. Et pour que ça fonctionne, il faut une vraie alliance entre lui et nous.»



Claudia Senn: «Le patient n'a pas la même relation avec un infirmier qu'avec un médecin. Il trouve un autre espace, une autre liberté avec nous.»



Stephan Lendais: «Les soins doivent s'articuler autour du patient et pour lui.»



Laurent Guillard: «Le médecin reste le directeur des soins. C'est comme une collaboration entre ingénieurs et techniciens.»

Les murs sont couverts de cartes topographiques, les tables encombrées de catalogues. Le canapé usé n'accueille qu'une personne mais il y a quelques chaises. Le sol est jonché de documents, et une petite mite s'y est égarée. C'est la maison de Bernard*, ce qu'il appelle son «chaos», un peu gêné de dévoiler cet intérieur à un journaliste. D'habitude, seul vient l'infirmier psychiatrique, une fois par semaine. Aujourd'hui, Bernard a accepté de rencontrer un étranger, pour témoigner de soins peu courants en Suisse: la psychiatrie à domicile.

Bernard a 45 ans et souffre de

«Mon psychiatre me disait: «Vous devriez faire ceci ou cela.» Les infirmiers, eux, mettent la main à la pâte dès qu'ils voient que je n'ai pas avancé»

maniaco-dépression depuis quinze ans. Ses phases de détresse, qui alternent avec une suractivité euphorique, lui ont valu de très longs séjours en hôpital psychiatrique. Pourtant, et bien qu'il soit seul, il peut aujourd'hui vivre chez lui, grâce au Groupement d'intervention infirmier (Gii), première association d'indépendants assurant des soins infirmiers psychiatriques à domicile.

«La dernière fois que je suis sorti de l'hôpital, début 1998, je voulais changer de thérapie. Je n'en pouvais plus de ces allers et retours, je voulais essayer autre chose.» Le médecin du Centre psychosocial de La Chaux-de-Fonds propose alors à Bernard les services du Gii. «J'étais sceptique. Après une phase maniaque, il y a toujours une violente dépression. Je ne croyais pas que des infirmiers pourraient me l'éviter. Je craignais aussi leur intrusion dans mon univers.» Mais les infirmiers ont pourtant épargné à Bernard sa dépression. «J'ai des hauts et des bas, mais je reste à la surface et j'ai un projet. Y avoir cette fois échappé, c'est vraiment une nouveauté, ça redonne de l'es-

poir. Si j'étais resté à l'hôpital, je serais aujourd'hui en dépression.»

Agoraphobes, psychotiques, dépressifs, convalescents ou plus simplement en souffrance, les patients du Gii bénéficient de soins qui leur évitent l'hôpital, une re-

chute, un accident ou facilitent leur réinsertion. L'idée a germé dans le cerveau de quatre infirmiers étudiant ou travaillant en urgences psychiatriques. «On sentait qu'il manquait un maillon dans la chaîne de soins, explique Rocio

Gonzalez. Aussi bien un manque de traitements préventifs qu'un accompagnement à la sortie de l'hôpital.» Pendant trois ans, les quatre confrères préparent leur projet. Il leur faut convaincre de

mum de revenus. Sujet délicat puisque les caisses maladie ne reconnaissent pas les infirmiers indépendants. L'Association suisse des infirmiers et infirmières entame alors une rude négociation

ladie. Le verdict tombe le 1er janvier dernier: la profession d'infirmier indépendant a enfin droit à des barèmes spécifiques de remboursement, ouvrant la porte à d'autres initiatives.

Les quatre du Gii n'ont pas attendu cette décision. Dès avril 1997, ils ont présenté leur offre aux professionnels de la santé du canton de Neuchâtel, sûrs de répondre à un vrai besoin. L'accueil est d'abord modeste, puis ils sont mis à l'épreuve. Médecins et psychiatres se rendent vite compte que de nombreux patients peuvent s'adapter à cette démarche. Certains comprennent aussi que la motivation de ces infirmiers et leur modeste structure sont porteuses d'économies. Aujourd'hui, une quarantaine de patients sont suivis par le Gii. Sur le papier, le scénario des visites est immuable. D'abord, à l'initiative du médecin, les infirmiers présentent le Gii au patient et lui laissent décider s'il souhaite profiter de leur assistance. Si c'est oui, une à deux visites par semaine au domicile seront planifiées. Patient et infirmiers définiront en commun des stratégies visant au bien-être, à l'autonomie ou à la réinsertion. Bernard s'attacha au début à la mise en ordre de ses factures et de son courrier. Chez d'autres, il faut suivre la qualité de l'alimentation, de l'hygiène ou le respect de la médication. Améliorer les relations avec l'entourage et le monde extérieur ou encore résoudre un blocage. Bernard a réglé son administration, il souhaite maintenant organiser son «chaos». A chaque rencontre, on refait le point et on précise les objectifs. «Mon psychiatre me disait: «Vous devriez faire ceci ou cela», se souvient Bernard. Les infirmiers, eux, mettent la main à la pâte dès qu'ils voient que je n'ai pas avancé.»

Malgré ce planning parfait, l'imprévisible fait loi. «Devant chaque porte, je me demande toujours ce que je vais trouver», reconnaît Rocio Gonzalez. Tel patient aura «décompensé», nécessitant d'autres soins, tel autre mettra sa vie en danger, tel autre refusera les visites. Parfois, les infirmiers devront tout remettre en jeu, au nom de la santé et de la sécurité du patient. «Il faut être réaliste, avoue Rocio Gonzalez. Ne pas idéaliser notre tâche et reconnaître que dans certaines circonstances, un retour en institution pourra être plus adapté.»

* Prénoms fictifs.

«Un sur-mesure impossible en institution»

L'autonomie comme médication? Témoignage.

La dépression, la toxicomanie, l'hôpital, l'assistance: Natacha * connaît. Sur les trois dernières années, elle n'a pas vécu plus de deux mois chez elle. Aujourd'hui, elle a retrouvé un appartement et une certaine autonomie. Dans un intérieur confortable et respirant la propreté, elle reçoit ses visiteurs fardée et vêtue avec soin. Pendant une heure, elle évoque avec beaucoup de recul et de sérénité sa situation.

»Pendant des années, ça a été l'autodestruction, les mutilations, l'alcool, l'insomnie. Trop de choses à assumer. A l'hôpital, j'ai fini aux soins intensifs, à cause d'un méchant mélange d'alcool et de médicaments.

»En entrant à l'hôpital, on vous dit toujours que c'est pour quelques semaines, en observation. En vérité, c'est pour trois mois mini-

mum. La dernière fois, mon psychiatre était absent, j'étais mélangée à des patients très agressifs, des toxicomanes, des dealers. Les infirmières étaient toujours occupées ailleurs. Ma chambre était sordide. Je n'avais rien à faire, j'attendais toute la journée les repas. On refusait mon départ, à cause du danger pour ma vie. En fait, être enfermé stimule la transgression. On verse facilement dans l'interdit, l'alcool, la drogue. Des patients profitent des autres. Il y a des brimades, de la violence, des menaces de viol. Je savais que le temps ne changerait rien à mon état. Et que je ne me suiciderai pas. Mais j'ai dû me battre pour sortir. Je ne voyais pas l'utilité des soins à domicile. Mais c'était la condition pour pouvoir partir.

»Revenue chez moi, je refusais la visite des infirmiers. Je ne sortais plus. Je ne voulais pas qu'on me voie comme ça. Puis les relations se sont nouées et l'angoisse a diminué. Ils sont

très disponibles, beaucoup plus que dans un hôpital. Il n'y a pas le téléphone qui sonne sans arrêt, les urgences, le travail administratif. On parle. Ils ne m'interrogent pas comme à l'hôpital. Des questions dont je connais toutes les ficelles, les réponses à faire pour être tranquille... On discute simplement, on parle de ce que je fais dans la semaine, de sujets qui m'intéressent, parfois de banalités.

»Quand je suis seule, je ne peux compter sur personne, ça me va mieux, question de caractère. Ma personnalité est mieux respectée. Récemment, j'étais mal, le médecin a pensé me faire retourner à l'hôpital. C'est vrai qu'il y a un côté protégé qui diminue l'angoisse. Mais plus on y reste, plus en sortir est difficile. On a refait le point avec l'infirmier, j'avais repris le dessus, j'ai pu rester ici. A l'hôpital, un tel «sur-mesure» est impossible.

Propos recueillis par X. d. S.

**Prénom fictif*